M. de Vaux Phalipau

BUDYŠIN

Capitale intellectuelle de la Lusace

Le Miracle de la Langue

1

ÉDITIONS DES "AMIS DE LA POLOGNE"
16, rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (v^e)

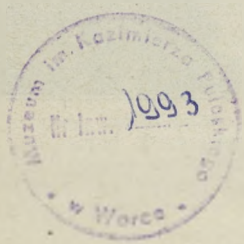
—

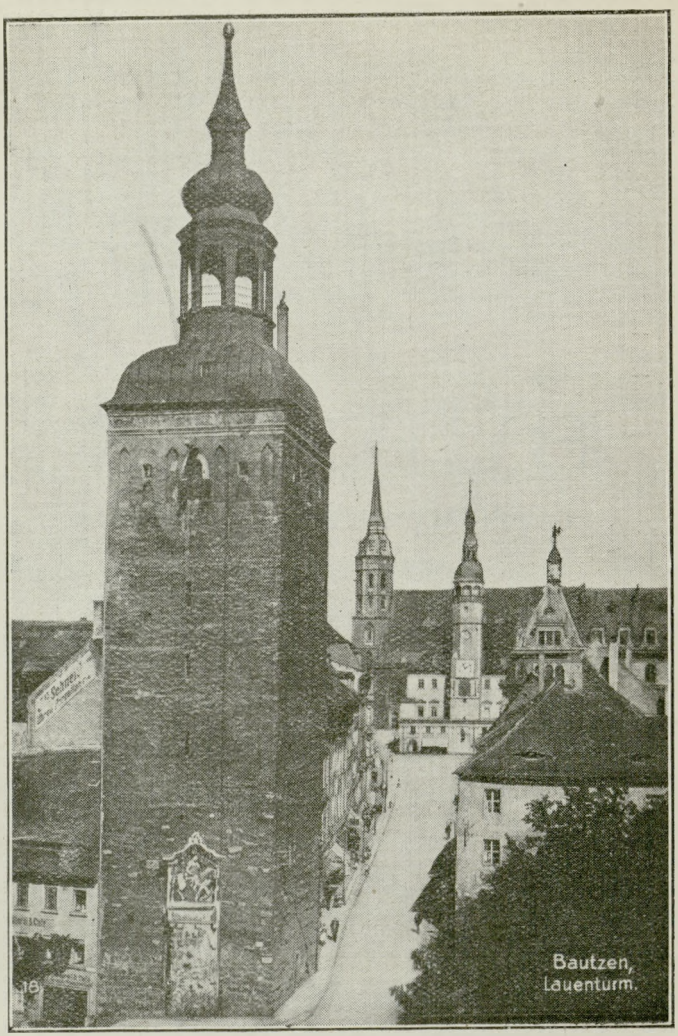
1928

BUDYŠIN

CAPITALE INTELLECTUELLE

DES LUSACIENS





TOUR DE LAVRA

BUDYŠIN

CAPITALE INTELLECTUELLE DES LUSACIENS (1)

Budysin — Bautzen en allemand — chef-lieu administratif du cercle de Haute Lusace en Saxe, est au point de vue intellectuel et économique la capitale de tous les Lusaciens. Quoique le Congrès de Vienne de 1815 ait partagé le pays entre la Saxe et la Prusse, Chosébuz — Cottbus en allemand — chef-lieu de la Lusace prussienne, n'a pas amoindri l'antique prestige de Budysin. Même pour les habitants de Kamenec et de la frontière de Prusse c'est toujours « la Ville » tout court, la ville par excellence.

La Ville

La situation en est idéale. A l'endroit où la Sprewa (la Sprée) descend des montagnes, elle forme une large boucle qui baigne la base du rocher sur lequel s'érige le château historique d'Ortenbourg.

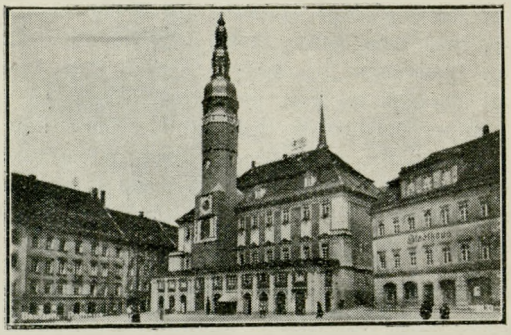
De là on domine la vaste plaine qui de temps immémorial a été un des grands chemins des peuples. A l'aube de l'histoire, une route importante, conduisant de l'Elbe en Silésie, la traversait.

C'est en arrivant de Dresde, du haut du pont de chemin de fer que l'on jouit de la plus belle vue de Budysin, appelé le « Nuremberg Saxon » à cause de son ancienneté et de ses monuments pittoresques. En bas, les

(1) Sources principales : Jurij WICAZ : Budysin tr. du tchèque, par Mirko Pretnar ; Wolfango GIUSTI : I resti di un' antica civilta slava : I Serbi di Lusazia ; Auguste VIERSET : Un Peuple martyr ; Jean BOURGOIN : La Lusace devant l'Histoire.

eaux vertes de la Sprewa dessinent une courbe gracieuse voutée d'un aqueduc moderne.

Derrière le viaduc, sur la rive droite de la rivière, se dresse un rocher abrupt couronné par la flèche élancée de St Michel, le temple protestant. Plus loin, la masse imposante de l'ancien réservoir ; puis, en recul, au milieu des ruines de la vieille église et du cloître des Franciscains, le réservoir neuf que dépasse la tour pointue de l'Hôtel de Ville.



HOTEL DE VILLE

Cette tour a comme pendant celle de Lavra (Lauenturm), ornée de la statue équestre du célèbre Mathias Corvin. Sur la place de Lavra, « Serbski Dom » la « Maison Serbe » ouvre ses innombrables fenêtres comme jalouse d'aspirer la lumière.

Au dessus de la boucle de la Sprewa, Ortenbourg où siégeaient les anciens « Vogts » tchèques, où les Rois de Bohême se plaisaient à résider, élève sa masse puissante. Restauré dans le style de la Renaissance il couronne noblement ce panorama moyenâgeux dominé par la tour et l'église de St-Pierre. Celle-ci, fondée en 1212, demeure telle qu'elle a été rebâtie après l'incendie de 1464.

Depuis la Réforme (1585) une grille partage St-Pierre en deux parties inégales ; la plus grande est affectée aux protestants, l'autre aux catholiques. A la façade Nord-Ouest de l'église, s'appuie le célèbre cimetière

romantique « Miklawsk » situé au milieu des ruines de l'ancien couvent de St-Nicolas détruit en 1639 par les canons des Suédois. Michel Hornik, un des plus grands patriotes Serbes de Lusace, repose dans ce cimetière.

Du « Miklawsk » on gagne le Marché aux Viandes où s'élève une belle fontaine avec le monument de l'Electeur Jean Georges ; puis, de l'Hôtel de Ville part la Schlosstrasse, artère principale où se concentre l'activité commerciale. Elle se termine, près du Marché au Blé, par une tour élégante, légèrement inclinée, sur laquelle se détache le monument de l'Empereur Rudolf II.

Non loin du Marché au Blé commence la zône des jardins qui ont remplacé les fortifications, ces fameux remparts dont le souvenir est conservé par le blason de la Haute Lusace : d'azur à la muraille crénelée d'or.

La ceinture des arbres entoure la vieille ville et souligne sa forme ronde du type slave le plus pur qu'aucune transformation n'a pu altérer. Le Budysin moderne s'étend au delà des anciens remparts ; c'est le quartier des villas dont le nombre s'accroît chaque année, car la population augmente rapidement. Budysin comptait 13.165 habitants en 1871, 19.095 en 1885, plus de 40.000 en 1925.

Il paraît que la ville veut s'agrandir au point d'encercler le sommet du Lubin — le « Blanik » des légendes — où les sept Rois de Lusace dorment entourés de leurs armées.

« Le jour où Lubin se trouvera au milieu de Budysin », disent les contes populaires, les Rois se réveilleront et conduiront les Lusaciens vers des gloires nouvelles et vers la liberté. »

Ces contes deviendront-ils un jour la vérité ?

L'Histoire

Avant la conquête Teutonne, Budysin était le centre des Mitchans, ou Milcani, dont les Hauts Lusaciens actuels sont les descendants authentiques. Sur l'emplacement d'Ortenbourg se dressait un château Slave,

demeure des Princes Milcaniens ; mais plus anciennement encore, sur la rive opposée de la Sprewa existait une forteresse nommée « Hrodzisce ». Aucune trace n'en subsiste ; seule la tradition conserve son souvenir que le grand poëte national Jakob Bart Cisinski a immortalisé en y plaçant l'action du drame qui porte le nom du vieux château.

Fondé en 958, Ortenbourg fut fortifié en 1004 sur les faces de l'Est et du Sud. Au Nord et à l'Ouest, les rochers escarpés et l'ample courbe de la Sprewa constituaient des défenses naturelles si effectives que jamais la ville n'a pu être conquise de ces deux côtés.

Au début du XIe siècle, Budysin joua un rôle important lors de la lutte entre les Lusaciens unis aux Polonais et les Allemands. Le Roi de Pologne, Boleslav le Brave, refoula ces derniers au delà de Halstrov et l'Empereur Henri II dut lui céder la Lusace par le traité de Budysin. Mais peu après, en 1033, Boleslav étant mort, les Allemands revinrent à Ortenbourg et s'y installèrent en maîtres.

Au cours des siècles suivants, Budysin, comme tout le pays, changea plus d'une fois de seigneurs. La première domination Tchèque dura de 1136 à 1254 ; puis la ville fut conquise par le Margrave de Brandebourg. Ensuite Charles IV incorpora les deux Lusaces et Budysin au territoire de la couronne de Bohême en 1373.

En dépit des deux dominations Tchèques, l'immigration allemande prit entre le XIIe et le XIVe siècle une extension extraordinaire dans les deux Lusaces. Installés d'abord sur les montagnes, les Allemands formèrent une sorte de zône séparant les Lusaciens de la Bohême ; peu à peu ils envahirent les villes au point d'y submerger la population indigène et de la soumettre à une oppression non seulement nationale, mais aussi sociale. Lorsque les artisans Slaves étaient tolérés à l'intérieur de la ville, ils devaient habiter des rues déterminées, n'exercer que les métiers les plus humbles, celui de potier par exemple.

Si un Lusacien voulait être admis dans les corporations, il lui fallait renoncer solennellement à sa natio-

nalité Slave. Ces corporations devinrent si puissantes que de 1404 à 1408 elles tinrent en échec le conseil municipal Pour dompter cette révolte, le Roi Vaclav IV dut venir en personne à Budysin ; quatorze chefs de corporations furent condamnés à mort et décapités sur la place principale.

Toutefois, en dépit de la prépondérance des Allemands, les Lusaciens demeurèrent assez longtemps nombreux dans les villes. Au début du XVIe siècle, ils prêtaient encore serment de fidélité au Roi en langue slave, n'employant jamais la langue allemande.

A cette époque, Budysin avait formé avec Kamenec, Zitava, Lubij, Zhorelec et Luban, la « Sestimastie » ou ligue des six villes dans le but de se défendre contre la noblesse. Ces villes n'hésitèrent pas à s'opposer a l'Empereur Ferdinand Ier et dans la guerre de Smalkaden retirèrent leur armée de soutien.

Budysin connut souvent les horreurs de la guerre. L'année 1429, les Hussites la rançonnèrent après l'avoir assiégée et mis le feu à ses faubourgs. Puis ils s'éloignèrent vers le Nord, dans la direction de Kamenec et de Gubin. La ville souffrit davantage au cours de la guerre de Trente Ans. Les Etats Lusaciens avaient fait cause commune avec les Etats Tchèques contre Ferdinand II. Celui-ci appela à son secours l'Electeur de Saxe, Jean Georges qui mit le siège devant Budysin, s'en empara au bout de quatre semaines et soumit tout le pays. Par la suite l'Electeur se lia avec le Roi de Suède, Gustave Adolphe, ce qui amena Wallenstein sous les murs de Budysin ; son armée incendia la ville ; sept cents personnes environ périrent brûlées ou asphyxiées.

La paix de Prague (1635) donna comme fief Tchèque, Budysin et toute la Lusace à l'Electeur de Saxe.

Pendant la guerre de Sept Ans, Budysin fut occupé alternativement par des garnisons Saxonnes, Autrichiennes, Prussiennes. Dans son voisinage immédiat, à Buhei se livra une bataille sanglante entre les Autrichiens et les Prussiens.

C'est à Budysin que Napoléon Ier battit, les 20 et 21 Mai 1813, l'armée Russo-Prussienne commandée par

Barclay de Tolly. L'histoire a donné à ce combat le nom de : la grande bataille de Bautzen.

A l'ère Napoléonienne se rattache un souvenir qui doit rendre la Lusace chère à la France.

Le Roi de Saxe, Frédéric-Auguste III, allié de Napoléon Ier, rendait justice aux qualités de ses sujets Wendes et leur marquait une certaine bienveillance. Il avait créé des régiments Lusaciens qui firent merveille contre les Prussiens les deux premiers jours de la bataille de Leipzig. Ils s'opposèrent à la défection du corps Saxon qui voulait se rendre à l'ennemi avec armes et bagages ; il fallut les entourer et les forcer à marcher au nom du Roi de Saxe -- qui était resté étranger à cette manœuvre déloyale — pour les décider à quitter l'armée Française. Ce fait, relaté par plusieurs écrivains allemands contemporains, est consigné dans les archives du ministère de la guerre à Dresde. Le Roi de Saxe fut puni de sa fidélité à Napoléon par le Congrès de Vienne qui lui enleva une partie de la Haute Lusace et toute la Basse Lusace pour les donner au Roi de Prusse.

Cette date de 1815 clot pour Budysin la période des orages guerriers. Désormais la ville va entrer dans la voie du développement économique ; elle ne connaîtra d'autres luttes que celles qui auront pour objet la défense de sa culture nationale.

Développement économique

Budysin, étant devenu un noyau important de voies ferrées, a peu à peu centralisé le commerce du blé et des produits agricoles de la Lusace ; en même temps l'industrie y a pris un essor considérable. Restés fidèles aux traditions des Wendes, les Serbes de Lusace sont des agriculteurs émérites ; les efforts persévérants des générations ont transformé en terres fertiles les sables de la Haute Lusace et les marécages de la Basse Lusace. Les belles fermes qui entourent Budysin produisent des blés de première qualité. Leurs fruits et leurs légumes sont trop abondants pour être consom-

més dans la région, ils alimentent largement le marché de Dresde.

Le chanvre et le lin, grande richesse du pays, sont d'abord filés par les paysannes ; puis le fil, apprté aux usines de Budysin, se transforme en tissus variés ; il en est de même de la laine fournie par les troupeaux de moutons de la Haute Lusace. Les tanneries, les fabriques de papier, de quincaillerie, de bonneterie sont également en pleine prospérité. Le mouvement commercial est secondé par de nombreuses banques auxquelles s'est ajouté, depuis la guerre de 1914-1918, la « Serbska » Ludowabanka » ou Banque populaire de Lusace, dont les bénéfices sont employés à la subvention d'œuvres d'intérêt national.

Celles-ci, déjà nombreuses, se multiplient rapidement en différentes directions. Il suffit de signaler le magnifique essor de la Fédération des Sokols Serbes de Lusace, constituée sur le modèle de la Fédération des Sokols Tchécoslovaques, et dont le siège est à Budysin, pour deviner quelle ardeur juvénile, palpite sous l'enveloppe paisible de la vieille cité qui semble avoir deux visages. Quoique depuis quelques années les inscriptions en langue Slave aient augmenté, en semaine Budysin est une ville allemande. Les dimanches et fêtes, les jours de marché, les paysannes des environs mettent entre les vieilles pierres les couleurs éclatantes du beau costume national, font retentir l'air des notes chantantes de la langue lusacienne ; pour quelques heures Budysin est une ville slave.

Activité intellectuelle

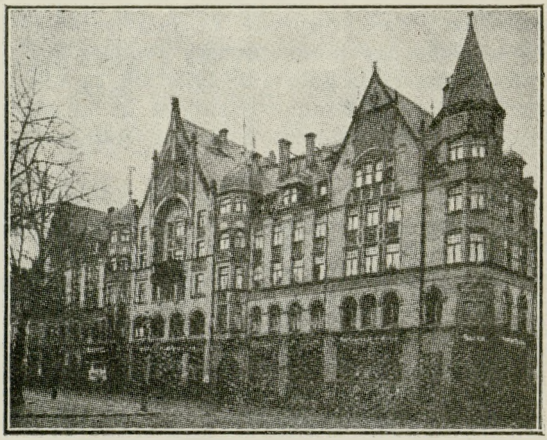
Le centre de toute la vie spirituelle, politique, sociale, artistique de la Lusace est « Serbski Dom », la Maison Serbe, dont nous avons remarqué l'aspect élégant en parcourant la ville.

Sur son fronton est gravée la fière devise

« Le Serbe résiste et persiste »

J. A. Smoler, le patriote au grand cœur qui, en collaboration avec Hornik, a travaillé sans se lasser à

fonder ce foyer national, n'a pas eu la joie de le voir terminé ; peut-être même n'avait-il pas prévu quelle importance il prendrait dans la vie lusacienne. Le vaste édifice abrite une riche bibliothèque, le musée national d'ethnographie, la banque Serbska Ludowabanka ; la Macica Serbska, Société savante serbo-lusacienne fon-



Serbski Dom

dée en 1847 par J. A. Smoler dans le but de propager l'instruction en langue slave ; une importante Société coopérative ; les bureaux de rédaction des Serbske Nowiny, l'unique quotidien en langue serbe, de Luzica, son beau supplément mensuel qui traite les questions d'art et de littérature, et d'un journal pour les enfants ; enfin une imprimerie dont l'activité est si considérable qu'il faut s'y arrêter.

C'est elle qui imprime, et à merveille, les œuvres des meilleurs écrivains Serbes de Lusace. Les belles traductions en lusacien de l'Iliade et de l'Odysée par Matij Urban ; les manuels, les dictionnaires, les recueils de lecture qui, à défaut d'écoles, permettent aux enfants d'apprendre la langue de leurs pères. La ravissante collection illustrée « Dom A Swet » (à la Maison et

dans le Monde) dirigée avec un goût si sûr par M. Vladimir Zmeskal, sort des presses de Serbski Dom.

L'avant dernier volume de cette collection est un hommage rendu au plus illustre poëte de la Lusace, Jacob-Bart Cisinski. A l'occasion du 70e anniversaire de sa naissance, Dom A Swet, imprima sa dernière œuvre restée inédite « Nawozenja » — le Fiancé — avec de charmantes illustrations de style archaïque par M. Mercin Nowak, un jeune artiste Lusacien. Le dernier volume paru est encore plus remarquable sous le rapport typographique. C'est la traduction de la version tchèque en lusacien, par M. Drejworezow, des Byliny Russes, ces poëmes épiques populaires qui depuis des siècles charment les Russes de toutes les provinces et de toutes les conditions. La beauté de l'impression, les bois de M. M. Mercin Nowak d'une grande originalité, d'une réelle puissance, font de ce livre imprimé à Budysin en 1927 une véritable œuvre d'art.

Là ne se bornent pas les ressources intellectuelles de Budysin ; la Société « Domowina » s'est donné la mission d'entretenir le goût du théâtre et de la musique. Les théâtres d'amateurs sont nombreux et très suivis : Cisinski et J. Nowak ont écrit spécialement pour eux des poèmes dramatiques et historiques.

Quant à la musique, c'est une des plus pures gloires de la Lusace. Peu de nations possèdent une pareille richesse de chansons populaires, car toutes les cérémonies familiales, tous les travaux des champs sont accompagnés de mélodies presque aussi remarquables par leur beauté que par leur ancienneté. Le caractère en est très particulier, quoique les airs de danses rappellent tour à tour les polonaises, les kolos serbes et parfois les gavottes bretonnes. Un grand nombre de ces airs ont été recueillis et harmonisés par le célèbre artiste Tchèque, Ludvik Kuba, et par Bernard Krawc-Scheineder qui a donné un si magnifique élan à la musique nationale déjà revivifiée par Kocor et J. Pilk. Sur ces thèmes de Lusace, tour à tour d'une grâce mélancolique, presque douloureuse ou d'une gaîté exubérante, le maître français Marc Delmas vient d'écrire une Rapsodie pour violon et orchestre ; cette œuvre

chaleureuse, poétique et puissante s'inspire au début du joli chant de Haute Lusace : Jindrisku, ty synku mûj ! pour se terminer sur une magnifique amplification de l'hymne national Lusacien.

Comment un peuple qui depuis près de mille ans vit soumis à une nation beaucoup plus puissante, qui a mis tout en œuvre pour lui faire perdre jusqu'au souvenir de ses origines, a-t-il conservé un sentiment aussi net de sa personnalité ?

Comment des enfants élevés strictement à l'allemande, ne parlant qu'allemand à l'école, au catéchisme, dans la rue même, car leurs maîtres les puniraient s'ils étaient surpris à employer la langue slave, peuvent-ils, une fois arrivés à l'âge d'homme, garder un grand amour pour des coutumes si anciennes qu'elles ne se retrouvent qu'en Ecosse et en Bretagne, ces pays traditionnels par excellence ? Comment surtout une langue qui n'a jamais été enseignée dans les écoles, même primaires, peut-elle non seulement se conserver, mais s'épurer au point de s'élever du dialecte populaire au rang de langue littéraire, à tel point que l'Université de Varsovie a pensé à créer une chaire de Lusacien.

M. Ludvik Kuba qui, de 1886 à 1923, a parcouru bien des fois la Lusace, notant les chansons et les danses, collectionnant les instruments de musique, fixant sur ses albums ou sur ses toiles, les traits des habitants d'un type si purement Slave, leurs costumes, leurs habitations, a résumé ce qui l'a le plus frappé en deux lignes : « Nous sommes, écrit-il dans son livre, « Cteni o Luzici », au milieu d'une nation de héros. Intellectuels et paysans, tous font sans s'en douter preuve d'un héroïsme constant. » (1)

Peut-être de tous ces héros inconscients, les plus admirables sont-ils ceux qui ont aimé leur langue maternelle d'une telle passion qu'ils l'ont assouplie, enrichie, au point d'exprimer les nuances les plus subtiles de la pensée ; de fournir à des poëtes tels que J. B. Cisinski, Zejler, Josef Nowak, Jean Skala un instrument qui rend avec un bonheur égal les accents les

---

(1) Jules CHOPIN.

plus pathétiques, les images les plus gracieuses. C'est là un résultat si extraordinaire qu'il faut l'étudier avec un respect attendri.

De la Glèbe à l'Académie

La domination de l'Empire Romain d'abord, l'influence de la Papauté ensuite, imposèrent l'usage du latin à toute l'Europe Occidentale, tandis que Byzance et les îles de l'Archipel conservaient la langue grecque.

En dehors de l'Espagne, où la conquête des Califes avait introduit la civilisation Arabe, on peut dire que jusqu'au XIIIe siècle les gens instruits ne communiquaient entr'eux que grâce aux langues de l'antiquité, plus ou moins altérées.

Les idiomes apportés par les Barbares, imposés aux débris du monde romain n'étaient parlés que par le peuple, ne servaient qu'aux besoins journaliers de l'existence. Avant de s'élever au rang de langues littéraires ils durent subir une série de transformations à peu près identiques en tous pays.

D'abord c'est le travail individuel des poëtes désireux de plaire au Souverain entouré de sa Cour, de charmer l'ennui des nobles dames à demi-captives dans leurs châteaux.

Troubadours de Provence, Trouvères de Normandie, Minnesangers d'Allemagne accomplissent une œuvre d'épuration, de perfectionnement ; ils donnent à la langue vulgaire droit d'entrée dans le monde féodal.

En même temps la bourgeoisie devient riche, les corporations constituent une puissance ; il faut compter avec elles, leur parler la langue qu'elles comprennent. C'est au mois d'Octobre 1258, sous le règne d'Henri III qu'est faite la première proclamation en anglais ; les fameux recueils de lois en langue allemande datent : le Sachsenspiegel de 1230 ; le Schwabenspiegel de 1276 ; tandis qu'Alphonse X le Sage, Roi de Castille, rédige son célèbre code connu sous le nom de Las Siete Partidas.

La Renaissance stimule de nouvelles études linguistiques ; la soif de savoir devient dévorante, les érudits

sont légion, ils se groupent pour travailler en commun, fondent des Académies. Le mouvement, parti d'Italie, gagne les autres pays, aboutit au XVIIe siècle à la création de l'Académie Française, au XVIIIe à cette multitude de sociétés savantes qui dans toute l'Europe, y compris la Russie, se consacrent à ces monuments d'érudition patiente : les dictionnaires. Les circonstances historiques privèrent la langue Wende, ou idiome Slave d'Allemagne, de ces divers moyens de perfectionnement.

Dès la fin du XIIe siècle les Wendes n'avaient plus de Seigneurs. Ceux qui n'avaient pas été tués dans les combats sanglants contre les Teutons, tombaient victimes de la trahison, tels les 30 Princes de Lusace invités par Géro à un banquet de réconciliation et décapités à la fin du repas. Ou bien, tentés par les privilèges et la puissance des nobles Teutons, ils étaient passés dans les rangs des vainqueurs. Ne vit-on pas les descendants de Niklot, le plus illustre des chefs Wendes, devenir grands ducs de Mecklembourg Schwerin après s'être complètement germanisés.

Donc ni souverains, ni poëtes de Cour. De bourgeoisie pas davantage.

Les Slaves vaincus, dépouillés, refoulés dans les bois et les marais, exclus des villes, ne pouvaient exercer que de rares métiers, n'étaient jamais admis aux plus modestes charges municipales.

Les vainqueurs des Wendes se flattaient de leur avoir enlevé jusqu'au souvenir de leur langue maternelle à l'heure même où les Académies entreprenaient la noble tâche de fixer les langues modernes.

Une Langue martyre

Il est très remarquable que les persécutions dirigées contre la langue Wende aient toujours redoublé d'intensité aux époques où les autres nations s'appliquaient d'une manière particulière à perfectionner l'idiome populaire.

C'est d'abord à la fin du XIIIe siècle, période de la plus belle floraison des romans de chevalerie, des

Niebelungen, du cycle de la Table ronde, etc. ; que pour la première fois l'emploi de la langue wende ou serbe est interdit sous peine de mort. L'an 1293, Bernard II d'Anhalt l'avait déjà proscrite des tribunaux, exemple imité par le Prieur du couvent de Nieubourg.

Au siècle suivant, alors qu'en Italie, Dante, Pétrarque, Boccace écrivent leurs chefs d'œuvre en langue vulgaire, que le Roman de la Rose permet de constater les progrès du français, que les Meistersangers riment pour le peuple allemand, la langue serbe est de nouveau prohibée sous peine de mort à Altenbourg, puis à Leipzig, l'an 1327.

Ici se place une courte trève.

Par la Bulle d'Or de 1356, Charles IV, Empereur d'Allemagne et Roi de Bohême, ordonne aux prêtres et aux comtes d'apprendre la langue du peuple Serbe qu'ils avaient le devoir de diriger et de gouverner. Si une telle politique avait duré, la nationalité slave serait redevenue puissante, mais l'orgueil des seigneurs allemands ne leur permettait pas de se plier aux ordres reçus de Prague. S'appuyant sur les Electeurs de Saxe et de Brandebourg, ils luttèrent sans répit pour reconquérir la Lusace et ils y réussirent.

A Miscu, la langue slave disparaissait officiellement en 1424, quoiqu'à Loubnov les tribunaux continuassent à l'employer. Fait digne de remarque, c'est dans la principauté de Branibor (Brandebourg) que les indigènes conservèrent le plus longtemps leur liberté, leurs biens, leur haute position sociale. Une publication officielle parue en 1888, « die Geschichte der Stadt Berlin », constate qu'au XIVe siècle les patriciens de Berolina (Berlin) étaient Wendes et que la langue slave servait aux délibérations du conseil municipal.

Le clergé secondait énergiquement le pouvoir temporel dans cette œuvre de dénationalisation.

Dès le début de leur conquête, les Teutons avaient proscrit la langue Wende au nom de la religion ; l'usage de la Bible en caractères slavons, des Saints Cyrille et Méthode, avait été interdit ainsi que les sermons en slave. Plus tard, les Chevaliers de l'Ordre

Teutonique imposèrent avec une véritable férocité l'usage exclusif de l'allemand.

La Réforme, en supprimant les offices religieux en latin, donna un nouvel essor à la langue nationale de tous les pays qui l'adoptèrent. Nulle part cette évolution ne fut aussi sensible qu'en Allemagne, Luther ayant véritablement créé la langue nationale pour prêcher ses doctrines. Mais si la nouvelle religion fut imposée aux Wendes, presque tous réduits à la condition de serfs, elle ne fit qu'augmenter la pression exercée sur eux pour les amener à renoncer à leur langue maternelle.

A la vérité, les Etats protestants de Lusace, désireux de répandre et d'affermir la nouvelle doctrine, engagèrent les jeunes Serbo-Lusaciens à faire leurs études ecclésiastiques, promettant de les libérer du servage (1538-1551). Seulement dès que la Réforme fut solidement implantée les sermons en langue slave, autorisés au début, furent supprimés. A Witonojce (Wittmansdorf) les femmes se révoltèrent contre le premier prêtre allemand imposé à la paroisse. Il fallut le concours des dragons de Luben pour ramener au prêche les ouailles récalcitrantes. Des villages entiers émigrèrent, mais toute protestation demeura vaine.

La guerre de Trente Ans hâta la germanisation qui au XVIIIe siècle devint brutalement oppressive dans la partie de la Basse Lusace appartenant au Brandebourg.

De vieille date les Wendes y étaient privés du droit de cité et de l'exercice des corps de métiers. En 1714 le Roi Frédéric Guillaume Ier interdit l'usage de la langue serbe dans les écoles primaires ; il ordonna que les rares sermons prononcés en serbe fussent accompagnés de sermons en allemand. En 1731, il défendit de marier les Serbes de Lusace qui ignoraient l'allemand. En 1735, il décréta que tous les efforts des prêtres et des maîtres d'école devaient tendre à supprimer la langue slave au profit de l'allemand.

Frédéric le Grand, le disciple de Voltaire, l'ami des Encyclopédistes, se montra encore plus intolérant : il défendit sous peine de mort de parler serbe en public.

Comment après un si long martyr, des persécutions

qui ne se sont guère ralenties au cours des siècles, la langue slave n'a-t-elle pas définitivement disparu ? Un seul mot se présente à l'esprit :

C'est un miracle.

Le Miracle de la Langue

Il n'y a qu'un autre exemple d'une langue ayant réussi à se conserver uniquement grâce à la tradition orale, sans le secours d'écoles, de grammaires, de dictionnaires et c'est également une langue slave : celle de la Grande Serbie. Mais lorsque la bataille de Kossovo fit tomber la fière nation sous le joug des Turcs, la langue Serbe avait déjà atteint un si haut degré de perfection que les Sultans l'adoptèrent pour correspondre avec les Souverains de Moldavie, de Valachie, de Hongrie. Ils l'employèrent avec la République de Raguse, quelque temps même avec les Tsars de Russie. En fait, le Serbe était un idiome international, la langue littéraire et diplomatique de l'Europe Orientale.

Puis si les Serbes, devenus sujets Turcs, ne reçurent aucun enseignement, ne conservèrent leurs traditions nationales que grâce à des bardes errants aveugles le plus souvent, qui allaient de village en village réciter l'épopée de Marco Krabyevitch ou pleurer le désastre de Kossovo, du moins avaient-ils le droit de se servir d'une langue que leurs vainqueurs avaient adoptée dans les relations extérieures.

Non seulement les Serbes de Lusace ne possédèrent jamais d'écoles, mais c'est presque toujours au péril de leur vie qu'ils se transmirent de génération en génération cette langue qui était le signe tangible de leur nationalité slave. Ils ne pouvaient même pas s'en servir dans leurs prières. Quelle dure contrainte pour une race profondément religieuse de ne s'adresser à Dieu qu'à travers les formules d'une langue étrangère ; aussi la première littérature Serbo Lusacienne est-elle une littérature d'église. La courte période de tolérance due à la Réforme est bien employée. Le manuscrit de la traduction du Nouveau Testament en bas-lusacien

par Nicolas Jakubica est de 1548. Albin Moller publie un recueil de cantiques et un catéchisme en 1574.

Le premier texte imprimé en haut-lusacien date de 1597 ; c'est le petit catéchisme de Luther traduit par Venceslas Warichius. Le Nouveau Testament parut dans ce dialecte en 1706 et la Bible en 1728.

En bas-lusacien, le Nouveau Testament date de 1709, la Bible des premières années du XIXe siècle.

Il fallait des grammaires pour fixer la langue, l'enseigner sinon à l'école du moins au foyer. En 1650, Jean Chojnan composa en bas-lusacien une grammaire restée manuscrite. La première grammaire en haut-lusacien par Jacob Ticin fut éditée en 1679 ; le premier dictionnaire, celui de J. H. Swetlik est de 1721.

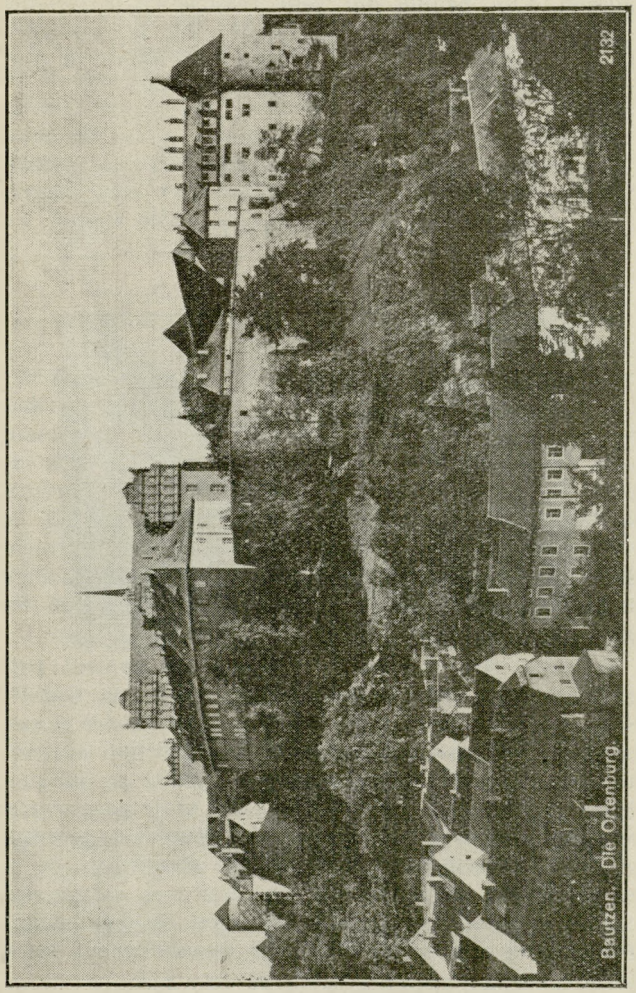
Lorsque les armées de Napoléon Ier traversèrent la Lusace, elles y éveillèrent comme à Varsovie, comme à Prague, l'espérance des patriotes.

Le serbisme chassé des villes, de la vie publique, était demeuré vivant à la campagne, au sein des familles. D'un grand élan il ressuscita dans la vie culturelle du peuple.

Le charpentier Jean Dejka édita de 1809 à 1812 « Le Narrateur et Courrier Serbe » (Serbski Powedar a Kurer). Il entreprit une véritable campagne, s'efforçant de faire jaillir du peuple l'étincelle du sentiment national, appelant les intellectuels à la rescousse.

Ceux-ci lui répondirent. Déjà un pasteur, Jurij Mien, avait composé en Lusacien des vers qui ne furent publiés qu'en 1806, après sa mort. Un autre pasteur, André Zejler (1804-1872) sut exprimer l'esprit des chansons populaires, le caractère du peuple Slave ; il créa une école poëtique où l'on peut classer Fiedler Ducman, Domaska, Wjela Radyserb, la poëtesse Wicazec.

D'autres s'émancipèrent, composèrent plus librement : le lyrique Jean Cesla ; le poète épique Bjedrich-Wjelemer, admirateur de Byron ; enfin le chantre national de la Haute Lusace, Jacob Bart Cisinski (1856-1909), qui unit à un noble lyrisme un vif sentiment de la nature, un ardent patriotisme. « Les Sons Serbes » (Serbske Zrynski), « Sur l'aile de l'aigle » (Z Stridlom



ORTENBOURG

Worjolskim) le placent au rang des grands poëtes Slaves.

La poésie patriotique Wende est l'écho de l'ardente passion d'un peuple qui veut ressusciter matériellement et surtout spirituellement, qui a repris conscience de sa nationalité ; qui est décidé à conserver à tout prix les traditions, la langue de ses pères.

Notre Lusace surgit de la poussière
Elle devient un peuple de vivants
Elle trouve sa force dans l'esprit
Elle se réveille dans une sainte fierté.

. . . . . .

Notre glorieuse langue slave restera vivante
Tant que notre cœur fidèle battra pour notre peuple !

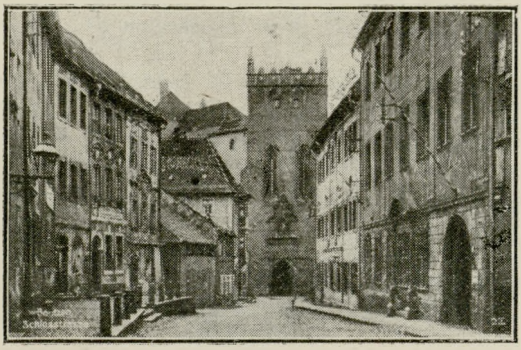
Ces vers expriment le sentiment le plus profond des Lusaciens. Que la langue vive ; alors aucun sacrifice ne leur sera pénible, aucune lutte, même paraissant sans espoir, ne les fera reculer. Le grand souffle de libéralisme qui en 1848 passa sur l'Europe fit frémir la Lusace d'une nouvelle ardeur. Déjà, en 1835, le juriste serbo-lusacien Klin avait obtenu au Parlement Saxon le vote d'une loi scolaire autorisant l'emploi du serbe à l'école primaire pour l'enseignement et les cours de religion.

En 1848, 5000 Slaves de Lusace, qui avaient pris conscience de leur nationalité en lisant la Gazette Serbe (Serbske Nowiny), le Journal de la Macica (Casopis Macicy Serbskeje), signèrent une pétition envoyée au Ministère Saxon pour demander l'égalité des langues Serbe et Allemande : « Une paix, une vraie paix n'existera pas au monde tant que tous les peuples ne jouiront pas de la liberté de se conduire, de s'instruire, de se perfectionner selon leur nature. Il n'y a qu'un seul chemin qui conduise à la paix, c'est de donner aux Serbes tous les droits qui leur appartiennent selon Dieu et selon la justice. »

La fermeté et la mesure de ce texte historique montrent quelle était déjà en 1848 la résolution de la Lusace.

Cette pétition n'obtint aux signataires que des avan-

tages insignifiants ; elle a été suivie de bien d'autres essais non moins infructueux pour faire reconnaître aux Lusaciens ce droit imprescriptible d'un peuple : parler sa langue maternelle ; la lutte commencée en 1293 par Bernard d'Anhalt se poursuit depuis plus de six siècles. Pourtant cette langue méprisée, chassée des églises, des écoles, interdite à bien des reprises sous peine de mort est aujourd'hui grâce à l'admirable effort d'une élite intellectuelle, à l'amour de tout un peuple, plus riche, plus souple, plus vivante qu'elle n'a jamais été.



SCHLOSSTRASSE

Qu'elle se rapproche du Tchèque en Haute Lusace, du Polonais en Basse Lusace, elle peut traduire les grands poëtes de l'antiquité et de l'étranger, Homère ou Shakespeare ; s'élever à la dignité de l'histoire avec Michel Hornik, disciple de Boguslawski, se plier aux plus subtiles recherches de la philologie avec Ernest Muka. Surtout elle se prête avec une grâce exquise aux peintures de la vie simple, patriarcale des Serbes de Lusace. Lisez ces strophes de Cisinski : ne vous sentez-vous pas enveloppé de la tendre atmosphère d'un village de Lusace.

Le vieux Tilleul

Sur la place du village, le vieux tilleul se tient comme
[une sentinelle :
L'ouragan peut le courber, la gelée peut le mordre,
Le vieux tilleul reste toujours à son poste.
Qu'il soit en fleur, qu'il soit couvert de neige
Il continue à garder les cours et les maisons.

Sous ses branches passent les brebis pour gagner le
[pâturage
Et chaque berger dit son mot.
Il semble sourire quand défile le joyeux cortège des
[noces ;
Les feuilles tombent comme des larmes
Lorsque s'avance la triste procession des funérailles.

Sous son ombrage siège le tribunal qui juge les
[bambins,
Les jeunes gens s'y rassemblent pour se divertir ;
C'est là que les grand'mères racontent leurs histoires
Tandis que les vieillards fument leur pipe en silence.

Le temps fuit, les mœurs changent
Mais l'amour fidèle reste pur,
Et le vieux tilleul demeure bienfaisant :

Elle exprime avec non moins de bonheur les sentiments de reconnaissance profonde que ce petit peuple, qui a conscience de représenter une grande race, éprouve pour ceux qui l'aiment.

Quelle noblesse dans ce salut adressé par Josef Nowak à la capitale de la Bohême, à l'ancienne suzeraine de la Lusace.

A la ville de Prague

« Tu es comme le rayon doré qui émane du soleil,
Le doux parfum qu'exhale la vaste terre slave,
Le diamant qui scintille entre toutes les cités du monde,
La fière reine de toutes les beautés célestes.

Ta fidélité au peuple Wende est restée inébranlable
[comme le roc :
Lorsque notre barque fragile allait s'abîmer dans la
[tempête
Ta miséricorde nous a sauvé de l'extrême péril,
Ta lueur brillante nous a guidé à travers la nuit. »

Il faut méditer les paroles de Frédéric Mistral, celui dont le génie a réveillé de son long sommeil la Muse éblouissante de notre Provence.

« On ne tue pas les races, les gloires du passé contiennent en germe l'avenir. Un peuple dominé, subjugué ne périt pas s'il sait conserver envers et contre tous sa langue. »

La Lusace a conservé sa langue, elle a su la rendre plus belle.

Muzeum im. Kazimierza Pułaskiego w Warce
Nr inw. 1993

Argentan
Imp. E. LANGLOIS
6, rue du Collège